

MÂNI

ET LES

ORIGINES DE LA MINIATURE PERSANE

Les amateurs apprécient et recherchent de plus en plus les miniatures persanes, chefs-d'œuvre de grâce et d'éclat, que les orientalistes étaient auparavant seuls à se disputer. On peut suivre le développement continu de cet art délicat sous les dynasties successives depuis l'invasion mongole au XIII^e siècle jusqu'au XVIII^e, mais ses origines sont encore fort obscures. M. Blochet, qui a récemment étudié cette question², émet l'opinion que les sujets des Sassanides n'étaient pas moins habiles à illustrer leurs ouvrages historiques que leurs successeurs musulmans. Il en donne pour preuve qu'il existait encore au X^e siècle des exemplaires d'un vieil ouvrage intitulé *Portraits des souverains de la dynastie Sassanide* où étaient reproduites les images de vingt-sept princes de cette famille depuis Ardashir jusqu'à celui qui succomba sous les coups des Arabes³. D'autre part, une tradition rapportée par plusieurs écrivains orientaux voulait que Mâni, le réformateur religieux mis à mort vers 275 ap. J.-C. par Bahram 1^{er}, eût été un grand peintre, et l'on racontait qu'il avait, durant son exil, enluminé dans une grotte du Turkestan un volume destiné au roi. On conservait même encore, huit siècles plus tard, des œuvres de sa main dans

1. Cf. Martin, *The miniature painting of Persia, India and Turkey*, Londres, 1911.

2. *Les origines de la miniature en Perse* in *Gazette des Beaux-Arts*, 1905, 2, p. 115 ss.

3. Cet ouvrage est décrit dans une chronique anonyme, le *Modjmel et Tewarikh* et dans le *Livre de l'Avertissement* de Maçoudi, qui avait vu ce recueil de portraits dans la bibliothèque d'une vieille famille du Fars en 303 de l'hégire

les bibliothèques princières¹. Ces livres illustrés par Mân n'étaient pas, je le crains, d'une authenticité plus sûre que les images de la Panaghia peintes par saint Luc, qu'on vénère dans les églises orthodoxes ; mais il est certain que de tout



Fig. 1. — Feuillet d'un livre manichéen.

temps les manichéens ont attaché un grand prix à la beauté des copies de leur littérature sacrée. Ils les calligraphiaient et les

¹ Kessler, *Mani*, 1889, p. 370 ss. ; Blochet, *l. c.*, p. 128. Cf. Flügel, *Mani*, 1862,

décoraient avec amour en Orient aussi bien qu'en Occident. Au ix^e siècle, l'érudit arabe Al Djahiz¹ parle des sommes considérables que les manichéens dépensaient pour obtenir de beau papier blanc, de bonne encre noire et de bons calligraphes et il



Fig. 2. — Feuillet d'un livre manichéen.

ajoute : « En vérité aucun papier que j'aie vu n'est comparable à celui de leurs livres, ni aucune calligraphie à la leur », et il rapproche l'argent employé par les manichéens à décorer leurs ouvrages de celui que les chrétiens consacrent à orner leurs

1. Kessler, *Mâni* p. 366.

églises. Beaucoup plus anciennement, saint Augustin parle à plusieurs reprises des manuscrits précieux des manichéens d'Afrique (*Contra Faustum*, XIII, 6, p. 334, 12 Zycha) : *Tam multi et tam grandes et tam pretiosi codices vestri. (Ibid., 13, p. 400, 10) : Incendite omnes illas membranas elegantesque lecturas decoris pellibus exquisitas.* Une confirmation inattendue de ces assertions des auteurs anciens nous a été apportée par une découverte faite récemment dans le Turkestan chinois. M. von Lecoq, dans son grand et bel ouvrage sur Khotsho¹, a publié un feuillet d'un ouvrage manichéen richement enluminé de couleurs restées étonnamment vives. Sous l'ombrage d'arbres fleuris, deux rangs de prêtres en costume sacerdotal — robe blanche et tiare blanche — écrivent assis à des pupitres (fig. 1). Au revers, dont le bord est décoré de deux rinceaux entre lesquels court le titre, on voit des musiciens, vêtus de robes multicolores, jouant accroupis sur les tapis (fig. 2).

Ce pauvre morceau de papier, tout déchiqueté, porte la miniature orientale de beaucoup la plus ancienne qui nous soit parvenue, puisqu'elle remonterait, selon son éditeur, au VIII^e-IX^e siècle². Sa valeur est inappréciable. Comme le remarque M. von Le Coq, « la manière de peindre ne provoque pas, comme celle de l'Inde ou de la Chine, la sensation d'une chose étrangère, mais plutôt familière. On devra la faire remonter d'une part à une école de la fin de l'antiquité, et d'autre part la considérer comme la source de la célèbre miniature persane³ ».

Il paraît certain, en effet, d'après les données dont nous disposons maintenant, que l'art de la miniature fut transporté par les manichéens de l'empire sassanide dans le Turkestan, où il

1. Von Le Coq, *Chotscho*, Berlin, 1913, planche 5.

2. M. von Le Coq publie aussi (pl. 47) des fragments curieux de miniatures bouddhiques, dont la date n'est malheureusement pas fixée. Le style est tout différent de celui de notre feuillet manichéen.

3. « Die Malweise mutet nicht wie die indische oder chinesische fremdartig, sondern vielmehr vertraut an. Man wird sie einerseits auf eine spätantike Malschule zurückführen, andererseits als die Quelle der berühmten, späteren persischen Miniaturmalerei betrachten müssen. »

devait se développer et produire des chefs-d'œuvre — certains des manuscrits exécutés dans ce pays sous les dynasties mongoles sont parmi les plus admirables que nous possédions. D'autre part, l'existence d'une école d'enlumineurs chez les manichéens de Perse achève de prouver combien l'habitude d'illustrer les livres y était déjà répandue avant l'époque musulmane. Si Mâni n'a pas été, ainsi que le dit Firdousi¹, « un peintre comme la terre n'en vit oncques de pareil », il semble qu'il ait pris soin de joindre parfois à ses récits sacrés des figures destinées à les rendre plus frappants.

Ce dessein de l'écrivain sacré est attesté par un témoignage fort ancien, qui n'est connu que depuis peu. Dans un discours syriaque récemment publié, Éphrem d'Édesse, qui florissait moins de cent ans après la mort de Mani († 275), nous dit que celui-ci « peignit en couleurs sur un rouleau » les images hideuses des Fils des Ténèbres, pour les faire abhorrer, et qu'il donna à des figures attrayantes les noms des Fils de la Lumière, afin que leur beauté les fît aimer. Ces figures angéliques et ces diableries devaient instruire même les illettrés². L'imagerie religieuse des manichéens remontait donc jusqu'aux origines de la secte, et cette circonstance donnera une valeur singulière à tous les restes que pourront nous en rendre encore les sables du Turkestan.

Franz CUMONT.

1. Kessler, *l. c.*, p. 375.

2. *St. Ephraim's prose refutations of Mani, Marcion and Bardaisan*, now first published by C. W. Mitchell, t. I, 1912, p. xciii : « So also Mani painted in colours on a scroll — as some of his disciples say — the likenesses of the wickedness which he created out of his mind, placing on hideous (pictures) the name of the Sons of the Darkness, that it might declare to his disciples the ugliness of the Darkness that they might abhor it, and placing on beautiful things the name of the sons of the Light « in order that its beauty may in itself indicate to them that they should desire it » : as he said « I have written them in books and pictured them in colours; let him who hears them in words also see them in an image, and let him who is unable to learn them from [mot effacé], learn them from pictures. »